

## L'acadianité au coeur du « Vortex » américain : l'inscription de l'Acadie dans l'imaginaire continental chez Jean Babineau

Jimmy Thibeault

Numéro 5, 2015

Francophonie, légitimité et devenir  
Francophonie, Legitimacy and the Future

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1029113ar>  
DOI : <https://doi.org/10.7202/1029113ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut canadien de recherche sur les minorités linguistiques / Canadian Institute for Research on Linguistic Minorities

ISSN

1927-8632 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Thibeault, J. (2015). L'acadianité au coeur du « Vortex » américain : l'inscription de l'Acadie dans l'imaginaire continental chez Jean Babineau. *Minorités linguistiques et société / Linguistic Minorities and Society*, (5), 197–213. <https://doi.org/10.7202/1029113ar>

Résumé de l'article

On a pu constater dans les littératures d'expression française du Canada un mouvement de réinvestissement de l'espace américain et de son imaginaire. Plusieurs auteurs ouvrent le discours identitaire à une américanité qui se définit moins comme l'assimilation culturelle de la minorité francophone à un mode de vie étatsunien que comme l'expression d'une expérience continentale fondatrice. Dans la littérature acadienne, ce phénomène de réinvestissement de la mémoire continentale correspond à un désir de rompre avec une identité fondée sur des lieux communs inhérents à une mythologie continentale qui a longtemps confiné l'Acadie à une image relevant davantage d'une blessure historique que d'une présence active au sein d'une quelconque américanité. Menant une analyse du roman *Vortex* de Jean Babineau, cet article étudie la transformation du soi dans son rapport identitaire à l'espace américain et examine comment les transformations vécues sur le plan individuel participent à la recomposition de la figure de l'Acadien à partir de l'expérience proprement acadienne de l'Amérique.

## L'acadianité au cœur du « Vortex » américain : l'inscription de l'Acadie dans l'imaginaire continental chez Jean Babineau

**Jimmy Thibeault**

*Université Sainte-Anne*

### Résumé

On a pu constater dans les littératures d'expression française du Canada un mouvement de réinvestissement de l'espace américain et de son imaginaire. Plusieurs auteurs ouvrent le discours identitaire à une américanité qui se définit moins comme l'assimilation culturelle de la minorité francophone à un mode de vie étatsunien que comme l'expression d'une expérience continentale fondatrice. Dans la littérature acadienne, ce phénomène de réinvestissement de la mémoire continentale correspond à un désir de rompre avec une identité fondée sur des lieux communs inhérents à une mythologie continentale qui a longtemps confiné l'Acadie à une image relevant davantage d'une blessure historique que d'une présence active au sein d'une quelconque américanité. Menant une analyse du roman *Vortex* de Jean Babineau, cet article étudie la transformation du soi dans son rapport identitaire à l'espace américain et examine comment les transformations vécues sur le plan individuel participent à la recomposition de la figure de l'Acadien à partir de l'expérience proprement acadienne de l'Amérique.

### Abstract

French language literatures in Canada have moved to reinvest the American space and its imagination. Many authors expand identity discourses to an Americanness defined less as the cultural assimilation of francophone minorities to the American way of life and more as the expression of a founding continental experience. In Acadian literature, this reinvestment of continental memory corresponds with a desire to break away from an identity based on commonplace narratives of a continental mythology that had long confined Acadie to an image belonging more to historical wounds than to an active presence within any type of Americanness. Carrying an analysis of *Vortex*, a novel by Jean Babineau, this article studies the transformation of self in relationship with America as an identity space and examines how modifications lived on an individual level contribute to the redefinition of the figure of the Acadian through a distinctly Acadian experience of America.

Depuis les années 1980, il s'est produit dans les littératures d'expression française du Canada un mouvement de réinvestissement de l'espace américain et de son imaginaire. Plusieurs auteurs posent effectivement leurs œuvres sous le signe d'une remise en question des repères identificatoires traditionnels, fondés sur des frontières sociales et culturelles nettement déterminées, en ouvrant le discours identitaire à une américanité qui se définit moins comme l'assimilation culturelle de la minorité francophone à un mode de vie étatsunien que comme l'expression d'une expérience continentale fondatrice. Jean Morency, dans la définition qu'il propose de l'américanité, signale à juste titre que le continent américain n'y est pas « automatiquement perçu comme un espace de perdition et de déréliction, mais aussi comme un espace pleinement habité, riche de multiples possibilités et sillonné par de nombreux réseaux de sociabilité » (2009 : 149). En ce sens, l'expression de l'américanité du Canada français passe par la remémoration de l'aventure canadienne-française sur le continent qui, loin d'être folklorique et passéiste, renvoie à un « aspect volontaire et dynamique qui caractérise l'expérience continentale telle que vécue par les Canadiens français dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et dans les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle » (Morency, 2009 : 149-150). C'est par ce réinvestissement de la mémoire continentale qu'il semble possible d'inscrire à nouveau dans toute sa légitimité les voix francophones au cœur de l'imaginaire continental et de trouver dans ce dernier, par un intéressant retour du balancier, l'expression de sa franco-américanité.

Dans la littérature acadienne, ce phénomène de réinvestissement de la mémoire continentale correspond à un désir de rompre avec une identité fondée sur des lieux communs inhérents à une mythologie continentale qui a longtemps confiné l'Acadie à une image relevant davantage d'une blessure historique que d'une présence active au sein d'une quelconque américanité. L'identité acadienne, dans son fondement traditionnel, est effectivement chargée du poids de son histoire coloniale et, particulièrement, du grand traumatisme que représente pour le peuple acadien la Déportation de 1755. Dans la foulée du mouvement de Renaissance acadienne qui se met en place à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, cette histoire a donné lieu à la création d'une image populaire des Acadiens comme peuple martyr qui, malgré un désir affirmé des auteurs acadiens depuis Antonine Maillet de rompre avec cette perception, reste latente non seulement dans la mémoire et l'imaginaire acadiens, mais également du continent. En réinvestissant une part de la mémoire continentale, les auteurs acadiens visent à briser cette image passéiste et folklorique de l'Acadien martyr tout en affirmant sa présence, voire son existence dans l'ici et le maintenant continental : il s'agit en quelque sorte de faire valoir la parole acadienne au sein du maelström de voix qui forme l'imaginaire américain.

C'est dans cette optique d'une reconfiguration de la présence acadienne sur le continent que je propose d'étudier, à travers le parcours du personnage d'André Boudreau, que met

en scène l'auteur acadien Jean Babineau dans son roman *Vortex* (2003a)<sup>1</sup>, la transformation du soi dans son rapport identitaire à l'espace américain et d'examiner comment les modifications vécues sur le plan individuel participent à la recomposition de cette figure récurrente de l'imaginaire continental que représente celle de l'Acadien à partir de l'expérience proprement acadienne de l'Amérique<sup>2</sup>. Une reconfiguration de la présence acadienne qui tient en fait entre ces deux phrases d'André : « Que fais-tu avec ta vie anyways? » (*V* : 9) et « J'ai troqué une maigre poule mexicaine contre une grosse dinde étatsunienne pour revenir à un chic poussin acadien » (*V* : 226). Entre la quête de sens du soi, prisonnier de sa condition de minoritaire, et l'affirmation d'une identité acadienne qui trouve sa place dans l'espace américain, André parcourt l'Amérique à la recherche d'un moyen de ne pas être aspiré par le Vortex étatsunien.

### **Dire le malaise identitaire : le sédentaire acadien en « pauvre esclave » face à son « américanisation »**

La reconfiguration de la présence acadienne dans l'espace américain est tributaire, dans le roman de Babineau, d'un travail de redéfinition du sens que prennent justement dans l'imaginaire populaire ces notions de « présence acadienne » et d'« espace américain ». Comment, d'une part, l'identité acadienne est-elle perçue par le personnage et en quoi cette perception entraîne-t-elle un malaise qui le pousse à s'engager dans un processus visant la reconfiguration de cette identité? Comment, d'autre part, cette reconfiguration est-elle possible dans un contexte continental où le discours culturel étatsunien semble omniprésent? Paradoxalement, cette reconfiguration continentale de l'acadianité, en rupture avec une certaine représentation passéiste et folklorique fondée sur un discours identificatoire autre, soulève le problème de son assimilation à la culture dominante en Amérique, soit la culture étatsunienne : la confusion qui règne entre « américanité » et « américanisation », particulièrement dans le contexte d'un certain « impérialisme américain » tel que représenté dans l'imaginaire continental du 19<sup>e</sup> siècle, est au centre des préoccupations du personnage de *Vortex*, qui s'interroge sur sa position de minoritaire face à la puissance culturelle et économique étatsunienne. L'image du vortex représente d'ailleurs explicitement le mouvement assimilatoire qui guette l'Acadien et qui trouverait son centre aux États-Unis, espace investi d'une grande force d'attraction culturelle que Jean-François Chassay nomme « l'Amérique homogénéisante » « qui aplanit les différences » et qui renvoie parfois « à son propre néant » (1995 : 188). En fait, le Vortex, tel que le définit le narrateur, représente un mouvement d'acculturation qui efface lentement la présence acadienne par un processus d'américanisation :

- 
1. Désormais, les références à ce roman seront indiquées par le sigle *V*, suivi du folio et placé entre parenthèses dans le texte.
  2. Voire d'une déterritorialisation plus globale, comme le suggère Chantal Richard (2013 : 187-201).

Le Vortex agrandit sa circonférence. Il ne peut même plus aller uriner sans se perdre dans le petit maelström créé dans le bol de toilette lorsqu'il déclenche la chasse d'eau. Regarder une rose devient une affaire périlleuse. Ne mentionnons pas la voie lactée. Le simple fait de s'asseoir et de se mettre à penser devient une expédition dans le néant. [...] Quelle est cette force que le Vortex exerce sur lui? Fort probable qu'elle a toujours existé, sans qu'il s'en aperçoive. (V: 124)

L'action homogénéisante du Vortex est bien visible au sein même de la famille d'André, comme il le constate chez ses frères Tony et Henri – ce dernier serait d'ailleurs aux prises avec « un sérieux problème d'assimilation » (V: 124). En effet, Tony et Henri habitent aux États-Unis, ils ont épousé des Étatsuniennes et ils emploient plus souvent l'anglais que le français dans leurs communications, même avec leur frère. Aussi, lorsque Tony visite André à l'hôpital – alors qu'il doit subir une intervention chirurgicale pour soigner une blessure faite au Mexique – et qu'il lui donne un livre anglais (« *How to Meditate on Circumvent Energy to Get Better* by H.D. Ross »), acheté au Chapters à côté du « Champlain Place », André énonce-t-il clairement la menace qui plane sur la culture acadienne : « Les Étatsuniens vont finir par nous avoir » (V: 144). Une perspective d'autant plus troublante qu'elle fait écho à la perte envisagée du patrimoine familial que représente la maison de sa grand-mère : « Cette maison était un genre de renfort contre les bruits et les intempéries de la société. Et maintenant, comme toutes les affaires, elle va passer à des étrangers » (V: 113). Pour André, il y a donc péril en la demeure : conscient de la force « assimilatrice » du Vortex étasunien, il se demande comment résister à cette menace d'effacement culturel et, surtout, comment légitimer sa présence acadienne dans l'espace continental afin de se créer un avenir « américain » tout en affirmant son acadianité.

Pour y arriver, André doit d'abord briser la monotonie et l'immobilité de son existence de minoritaire fondée, remarque Emmanuelle Tremblay, sur « un rapport d'inégalité à la base de l'aliénation économique [des Acadiens] dont la force de travail est au service d'intérêts extérieurs » en accord avec l'anglophone majoritaire qui habite l'Acadie (2010 : 193). Cette rupture avec la position sociale à laquelle les Acadiens semblent confinés ne va cependant pas de soi puisque cette inégalité sociale est à ce point intégrée à l'identité acadienne qu'elle apparaît, au début du roman, comme naturelle. C'est la prise de conscience de cette position sociale du minoritaire, donnée comme « naturelle », qui suscitera chez André un sentiment d'inconfort identitaire. Aussi André s'interroge-t-il, alors qu'il se rend travailler au Wallco, une grande chaîne de magasins étatsunienne, sur le véritable sens de sa vie et sur la pertinence de sa présence parmi les « rayons de junk » qu'on lui fait placer et déplacer sans cesse : « Qu'est ce que tu fous icitte anyways? » (V: 9). Un questionnement d'autant plus pertinent qu'il constate que la reconnaissance que devrait lui valoir son travail profite plutôt à l'autre, l'anglophone, celui qui se maintient au sommet de la hiérarchie à force de faire travailler les Acadiens : « Je savais que c'était lui, O'Reilly, qui récoltait une grande partie des fruits de mon travail. Lui, qui passait son temps à regarder les autres travailler et

qui pouvait manger quand ça lui plaisait » (V: 12). André avoue cependant ne pas pouvoir extérioriser, même dans l'intimité avec sa copine Micheline, le malaise existentiel que sa position sociale lui impose « de peur de ruiner l'atmosphère » (V: 12).

André se tait pour ne pas ruiner l'atmosphère lorsqu'il est avec sa copine, il devient vite évident que son silence correspond essentiellement à une impossibilité d'être entendu par l'autre, qui lui est socialement supérieur. Le narrateur explique effectivement que le superviseur du Wallco, O'Reilly, comme l'ensemble des anglophones avec qui il travaille, est connu comme un homme qui « n'aime pas les Français » et qui refuse systématiquement, même si la compagnie lui paie des cours de français depuis trois ans – « ... afin de plaire à cette minorité qui devenait tranquillement de plus en plus exigeante... » (V: 10) –, de communiquer dans cette langue. L'intransigeance d'O'Reilly à l'égard des francophones est telle qu'il va même « jusqu'à chasser du travail un employé qui s'était entêté à lui parler français » (V: 11). Le drame que cet événement met en scène est cependant moins l'intransigeance d'O'Reilly que la passivité de l'employé, qui subit la colère de son superviseur en acceptant de partir et de revenir selon le bon vouloir du superviseur anglophone. Comme si le personnage n'arrivait pas à justifier, voire à légitimer son entêtement à parler français dans une ville qui se dit pourtant bilingue : il importe certes de maintenir le français, mais pas au détriment de la bonne entente sociale. Cette dernière prime d'ailleurs, constate le narrateur, dans la représentation même de la ville de Moncton : « Et oui, le milieu *moncktonien* a quelque peu changé. Comme toujours, la bonne entente prime. Nous, on se trime. [...] La petite mégapole s'en va par là. Les paquets dans les bras. Il faut ranger la marchandise. L'heure du dîner. La sensation de la liberté » (V: 11 ; je souligne). Dans cette bonne entente fondée sur la « sensation de la liberté », l'Acadien ne peut finalement qu'être perdant. On constatera au passage l'orthographe de « moncktonien » avec un « k », qui rappelle le nom d'un des officiers britanniques qui a joué un rôle important dans la violation des libertés des Acadiens, c'est-à-dire dans l'éclatement même de l'Acadie ainsi que dans la déportation de nombreuses familles acadiennes. Par ce « k », le narrateur reconnaît que c'est non seulement le Wallco, mais également toute la ville qui est aux prises avec un déséquilibre social qui favorise les anglophones au détriment des francophones. En jouant sur l'orthographe de « Moncton », le narrateur souligne donc que, dans le contexte auquel appartient le personnage, les Acadiens ne vont nulle part, à moins, bien entendu, que ne l'ordonne le maître anglophone.

Ce qui repose inévitablement la question du rôle que joue André, et, par extension, les Acadiens, dans l'espace habité. Même en se référant à l'histoire, André se rend compte que le retour en territoire acadien de ses ancêtres déportés tient davantage d'une incapacité à se réinventer ailleurs que d'une quelconque mission nationale : « Les ancêtres ont fouillé ce continent creux sans trouver d'écrans et ont landé à Bouctouche » (V: 118). Aussi les Acadiens semblent-ils rester prisonniers des *a priori* identitaires qui en font des victimes au

service de la majorité anglophone, maître absolu des lieux. L'expression « pauvre esclave », qui intervient dans le roman comme un leitmotiv pour désigner la position identitaire inconfortable dans laquelle se trouve le protagoniste, prend alors tout son sens : d'une part, le déséquilibre social entre anglophones et francophones limite les Acadiens au rôle de subalternes dont la soumission est plus forte que l'apparente liberté linguistique et culturelle associée à la bonne entente qui règne dans la ville. D'autre part, l'expression renvoie au sens typiquement acadien qui sert à désigner un « [m]iséreux, [une] personne démunie qui inspire la pitié » (Cormier, 1999 : 201), bref, un « pauvre type » qui semble se complaire dans sa misère. Ce double sens s'exprime dans le refus des personnages de sortir de leur immobilité et de prendre clairement la parole afin de briser leur condition de subalternes et de marginaux. Une prise de position qui pourrait, du même coup, briser le regard que porte l'autre sur soi, qui vient toujours du haut de la pyramide sociale. Comme le fait Maria, la femme de Tony, lorsqu'elle passe à Bouctouche et qu'elle porte un jugement négatif sur les amis de son mari : « It's so boring, all they do is drink, laugh, and talk French [...] » (V : 144). À l'instar de l'employé renvoyé par O'Reilly, dont on dit qu'il « s'en était allé à la maison en regardant les pistes qu'il laissait dans la neige fraîche près des wagons et des rails » (V : 11), la présence francophone s'inscrit dans la ville comme une trace vouée à l'effacement. Repliés sur eux-mêmes, les Acadiens n'arrivent jamais à s'affirmer complètement dans l'espace sauf lorsqu'ils acceptent, comme Tony et Henri, de se laisser assimiler par la culture du dominant, ici étatsunien. Le dilemme identitaire est donc le suivant : accepter sa position de victime ou passer au rang de l'autre. André se demande d'ailleurs : « Faut-il à tout prix se vendre pour s'avancer ? » (V : 123). Ou n'y a-t-il pas un autre moyen ? Celui de repenser son rôle en tant qu'Acadien dans l'espace continental en lui donnant une nouvelle raison d'être et, par le fait même, une nouvelle légitimité identitaire et culturelle : « En Acadie, tu pourrais inventer ton rôle, ta propre pièce de théâtre, faire ta mise en scène. Partir à zéro » (V : 58). Autrement dit, André s'interroge sur la possibilité de devenir maître de son propre destin.

### **Sur la route du soi : « américanité » et « indigénité »**

Refuser l'assimilation pour enfin affirmer sa francité et, plus encore, son acadianité dans un tel contexte représente toutefois une lourde tâche pour André, que la vie de « pauvre esclave » déprime au point où il atteint la limite de « l'état du fameux burn out » (V : 11). Incapable de supporter davantage sa situation, André utilise la fatigue qu'il ressent physiquement et moralement au début du roman comme un prétexte au voyage puisque, ayant accumulé six semaines de vacances, il décide de prendre la route pour se reposer. Débute alors un voyage plus ou moins improvisé qui le conduit de Moncton au Mexique, du Mexique aux États-Unis et, enfin, des États-Unis à Moncton. Au-delà du repos, cependant, le mouvement dans l'espace américain, particulièrement au Mexique, représente pour André le moyen de

faire un pas vers l'avant aussi dans sa vie puisqu'il prévoit à son retour de rompre le silence dans lequel il est confiné et d'affronter O'Reilly « pour avoir ce qui [lui] était dû, c'est-à-dire une augmentation salariale et une promotion » : « Si je ne l'obtenais pas, j'envisagerais un changement de carrière » (V : 11-12). André a donc espoir que le voyage amorcera un changement assez important pour le sortir du mutisme social que sa condition de minoritaire lui impose. Le voyage devient alors le prétexte à une réflexion à la fois personnelle et culturelle sur le rapport que le personnage entretient, en tant que soi, avec le monde. À ce sujet, Éric Landowski note que

toute construction identitaire, toute « quête de soi », passe par un procès de *localisation du monde* – du monde comme altérité et comme présence (plus ou moins « présente ») par rapport à soi. Et inversement, toute exploration du monde, tout « voyage », en tant qu'expérience du rapport à un ici-maintenant sans cesse à redéfinir, équivaut à un procès de *construction du je*. (1997 : 91)

Aussi, lorsqu'il décide de faire ce voyage, André donne-t-il plus d'importance au retour qu'au départ : « Oui, j'avais décidé de partir, mais l'idée de revenir me plaisait » (V : 11). En passant momentanément de sédentaire à nomade, André est conscient d'enclencher un processus devant mener à une métamorphose de son être et de son rapport au monde, à un repositionnement du soi en tant qu'individu et qu'Acadien dans l'espace qu'il habite.

Ce passage de sédentaire à nomade ne sert cependant à rien si André ne se met pas d'abord dans un état d'ouverture au monde, c'est-à-dire s'il n'accepte pas d'emblée la possibilité que son identité soit altérée par la rencontre avec l'autre. Pour atteindre cet état d'ouverture, il doit se défaire dès le début de son voyage du discours identificatoire traditionnel qui refuse les échanges avec l'autre, qui le confine à la figure du « pauvre esclave » acadien et qui le pose lui-même comme une figure d'« *Alien* » dans l'espace américain, comme un « [é]tranger acadien en terre étrangère » (V : 16). Ce qu'il parvient à faire en diminuant l'importance du poids historique que lui impose son acadianité lorsqu'il rencontre, à l'aéroport de Newark, une jeune réfugiée éthiopienne récemment immigrée aux États-Unis. Au fil de la conversation, la jeune Éthiopienne demande à André d'où il vient, ce à quoi il répond : « Canada. New Brunswick. I'm an Acadian. You know, we were deported and all that and all that and all that » (V : 21). La formulation de l'identité acadienne par la déportation s'inscrit dans le discours d'André comme une leçon apprise par cœur qu'on répète par réflexe pour illustrer le signe distinctif d'une identité qui serait en quête de reconnaissance. Or, la formule, comme la répétition du « *all that* » le laisse entendre, semble tellement avoir été répétée qu'elle est désormais dénuée de sens. D'ailleurs, la jeune Éthiopienne réagit moins à l'énonciation du drame collectif des Acadiens – qui ne veut probablement rien dire pour elle – qu'à la position géographique du Canada et, surtout, au temps qu'il y fait :

– Yeah? Gee... Is it cold up there?



– Yes. Last night I slept in my car in Maine and when I woke up there was frost everywhere.

– Well, you look healthy. Take care and have a nice trip. (V : 21)

Il est intéressant de souligner le jeu des répliques qui brouille les référents, alors qu'on peut se demander si la jeune Éthiopienne réfère à l'apparence de bonne santé d'André qui a dormi au froid ou à celle de l'identité acadienne, qui a dû subir l'exil. Probablement aux deux, ce qui vient conforter le double rapport de la quête identitaire du protagoniste, individuel et culturel, tout en suggérant que cette quête passe d'abord par un processus d'introspection du personnage, puisque, de l'extérieur, le malaise n'est pas visible. En ce sens, il n'est pas étonnant que le voyage débute dans un chapitre intitulé « La Descente » et qu'il soit associé à un sentiment de vertige que ressent André : « L'impression de descendre dans le centre de la terre me grugea de façon dantesque » (V : 23). En quittant les apparences de la surface, des à priori de son identité acadienne, en descendant au cœur du soi, à la base du Vortex américain, soit au Mexique<sup>3</sup>, André quitte un monde de certitude pour un autre qui reste à définir, « une construction *pour soi* » (Tremblay, 2010 : 198) devant servir à ancrer le protagoniste dans l'ici-maintenant tout en donnant sens tant à l'*à-venir* qu'au passé.

Ainsi, la rupture avec le discours traditionnel servant à désigner l'identité acadienne et l'absence de réception de ce discours suggèrent une ouverture du personnage au monde qu'il s'apprête à visiter, c'est-à-dire qu'il est prêt à s'investir dans le double procès de « localisation du monde » et de « construction du je » dont parle Landowski. Une ouverture d'autant plus importante qu'elle permet à André de vivre littéralement l'expérience de son identité sur la route, de pénétrer l'espace continental et d'en être pénétré, de découvrir, voire de sentir hors du discours sa propre américanité. Le processus narratif lui-même représente un premier pas dans l'expression de l'américanité d'André puisque le roman de la route, comme genre, correspond à la tentative de plusieurs écrivains étatsuniens d'écrire l'Amérique, c'est-à-dire à « faire apparaître dans le pays lui-même [...] un texte qui soit co-extensif à l'espace du continent, contenant, englobant les terres américaines dans leur énormité et leur diversité, un Grand Roman américain » (Petillon, 1979 : 109). Le voyage tel qu'il se dessine dans la culture étatsunienne est tributaire de l'espace, c'est-à-dire que « les événements agissent sur les personnages, et non l'inverse : les protagonistes y dérivent ainsi à la surface des choses, et réagissent aux événements qui s'offrent à eux » (Morency, 2006 : 19). Une manière de voyager qui s'impose, en rêve, à André, qui ne peut que se laisser bercer par les événements s'il veut trouver un sens à sa vie : « Le sang qui fredonne dans le vortex du cœur. Tu voudrais t'accrocher à ses côtés, mais les parois sont trop glissantes, les murs rouges trop lumineux et le mouvement éblouissant. "Go with the flow", qu'on nous dit dans un cantique incessant.

3. « Le Mexique, par sa forme est le prolongement du vortex nord-américain, le tout finissant au bout de la péninsule du Yucatán » (V : 34).

In other words : “Get lost!” » (V : 29). De sorte que la quête elle-même prend la forme de son américanité par le renvoi implicite aux écrivains étatsuniens qui ont tenté d'écrire l'Amérique dans sa totalité, principalement à Jack Kerouac, qui est omniprésent dans le roman de Babineau. Il ne faut cependant pas voir ici un mouvement assimilatoire du protagoniste à la culture étatsunienne, mais bien un mouvement de reconnaissance d'un premier segment de son américanité :

Dans cette optique, le roman de Babineau peut être considéré comme une transculturation narrative dans ses rapports au classique de la modernité américaine *On the Road* [...] De l'importance accordée aux détails des déplacements dans le voyage au clin d'œil complice de l'auteur qui compare Micheline à Maggie Cassidy, de nombreux éléments rappellent au lecteur l'univers de Kerouac, sans compter, bien sûr la référence implicite à la diaspora francophone aux États-Unis. C'est par conséquent une constituante identitaire bien américaine que Babineau met en valeur en assumant cette filiation. (Tremblay, 2010 : 198)

Une référence qui semble rendre indéniable, même implicitement, l'américanité du personnage, mais le texte de Babineau, précise Tremblay, a ceci d'original qu'il propose un écart important avec celui de Kerouac puisque « [1]à où s'achève le voyage dans *On the Road*, par le chant de la spiritualité qui sourd de la terre mexicaine, Babineau pose pour sa part les problèmes du retour et de sa propre autochtonie » (199). Cette différence dans le parcours que suivent les personnages de Kerouac et de Babineau tiennent peut-être à ceci que, comme le souligne Jean Morency, la figure de Kerouac chez les écrivains de la modernité et de la postmodernité acadiennes est ramenée « au statut d'un écrivain américain comme les autres, fondu dans le *melting pot* d'une Amérique qui a eu finalement sa peau » (2004 : 133-134 ; 2006 : 55-66). Une figure franco-américaine, donc, limitée à son acceptation étatsunienne, fondue à l'espace étatsunien et, par conséquent, porteuse du mouvement assimilatoire du Vortex que le personnage acadien cherche à éviter.

Cette part américaine énoncée à travers la référence étatsunienne des grands espaces ne peut donc pas être complètement assumée par André puisqu'il comprend que l'Amérique totale qu'envisagent les écrivains de l'« américanité étatsunienne » repose en grande partie sur le refus de la différence que représente véritablement le *melting pot* continental. André en prend d'ailleurs conscience dès son arrivée au Mexique, alors qu'il est lui-même confronté à la figure de l'autre par excellence en Amérique, soit l'Autochtone. Face à ce dernier, et même en puisant une part de son identité dans la culture étatsunienne majoritaire, il semble qu'André ne reste toujours qu'un étranger en terre d'Amérique, comme il s'en rend compte lorsqu'il décide de prendre un autobus de troisième classe pour traverser le Mexique : « En descendant je croise un groupe de jeunes gars et l'un d'eux me cri : “Hey gringo! Americano!” » (V : 23). En ces lieux, il semble que tous les *gringos* se ressemblent, ce qui a pour effet de le marginaliser par rapport aux locaux, non pas cette fois par sa différence linguistique avec le majoritaire mais bien par sa ressemblance avec ce dernier :

Suis parano, car je suis le seul Blanc parmi des milliers de Mexicains foncés. Je suis l'Étranger. Certains Mexicains me font des gestes coquins, car yes I stick out in the crowd here. I am the clown etc. Ha! C'est vrai, être ici seul, c'est épeurant, car tu deviens sans le vouloir le signe de l'opresseur. (V: 23-24)

De sorte qu'André découvre, d'une part, que son américanité l'associe d'emblée à la figure de l'opresseur étatsunien et que, d'autre part, cette figure n'est justement pas entièrement représentative de ce que doit représenter sa véritable américanité. En fait, la vérité de cette dernière, chez Babineau, se situe au-delà de l'« américanité étatsunienne » telle que représentée dans le sillage de Jack Kerouac.

Si André ne peut rejeter complètement cette part trouble de son identité, qui, au-delà de la figure de l'Étatsunien, l'associe finalement à l'étranger colonisateur, la reconnaissance de son américanité ne peut passer que par l'atteinte de cette Amérique totale dont il a été question. Et c'est ici que le roman de Babineau se démarque effectivement du roman de Kerouac, puisqu'André, dans sa traversée du continent, sera amené à compléter cette américanité en explorant un versant non étatsunien de l'histoire américaine qui comblera un vide dans sa lecture du continent. C'est ainsi qu'il constate, alors qu'il fait face à une sculpture de Simón Bolívar et de ses révolutionnaires, l'importance de partir à la découverte de l'Amérique indigène : « J'ai de l'histoire à apprendre [...] Ils [S. Bolívar et ses révolutionnaires] avancent sur la paseo S. Bolívar, prêts à reconquérir l'Amérique pour la totalité des Américains » (V: 30). À l'instar de Bolívar, André entreprend une traversée du Mexique devant lui permettre de réaliser sa propre conquête de l'espace américain : se superpose alors, à la figure étatsunienne qu'il porte en lui à son arrivée au Mexique, celle de son indigénité. En effet, s'il mentionne, au début de son voyage, qu'il « aurai[t] aimé être un Amérindien » (V: 16) pour ne plus être un étranger, la route l'amène à retracer la piste perdue – ou effacée? – de sa part amérindienne :

J'ai des traits amérindiens même si mon teint est plutôt pâle. Oui, il y a un peu de jaune ou de brun dans ma peau. Mets-en. Ma grand-mère. Non, ma grand-grand-mère. Quelle était cette histoire? Pourquoi me parle-t-elle d'au-delà de la mort? Muerte qu'on fête toujours au Mexique. Il faut poursuivre cette piste. Mes lèvres sont légèrement boursoufflées. Mon père, haut, maigre et tanné. (V: 51)

Et la piste est si bien suivie qu'André en vient d'abord à jouer le rôle de l'indigène pour des touristes françaises<sup>4</sup> et ensuite à être littéralement confondu avec un criminel local par un policier qui le surveille alors qu'il prend un café dans un restaurant : « En sortant du restaurant, je remarque qu'il y a une affiche avec des photos de gens recherchés. Des criminels, des voleurs et des révolutionnaires. Wow! C'est vrai, il y en a un qui me ressemble » (V: 61).

4. « André pensa que ça pouvait leur plaire à ces deux françaises blondes de se promener au Mexique avec quelqu'un qui a des traits indigènes » (V: 57).

Cette dernière association avec des criminels est d'ailleurs fort intéressante puisqu'elle souligne le côté trouble que revêt pour André la découverte de son indigénité, qui est d'abord associée à une certaine impureté : « Soudainement, il s'aperçoit que ses sniques sont sales, pas tout à fait blancs. Ça le dérange » (V : 57). Malgré ce malaise, l'expérience mexicaine sert d'« initiation à [s]on indigénité » (V : 66) et, finalement, à la reformulation de l'Acadie, qui ne passe plus par la déchirure historique que représente la Déportation, véritable « mythe dépresseur » (au sens où l'entend Gérard Bouchard<sup>5</sup>) d'une société en manque de reconnaissance, mais qui repose plutôt sur ce que l'Acadie a d'indigène, c'est-à-dire dans son ancrage dans l'espace américain.

En effet, à mesure qu'il découvre son indigénité, André délaisse le discours traditionnel pour définir l'Acadie et donne à cette dernière une nouvelle profondeur qui serait plus près de la réalité territoriale que du mythe acadien. Lorsqu'il rencontre deux Parisiennes au Mexique, par exemple, la description qu'il fait de l'Acadie se veut un contrepois au discours publicitaire touristique qui, selon lui, ne présente pas bien toute la richesse des mots, et des maux, acadiens parce que ce discours se situe toujours dans les à priori servant à vendre un espace fondé sur l'imaginaire. Or, il entend bien démontrer toute la richesse des mots/maux acadiens par l'énumération des sens que prend, dans le contexte continental dans lequel se trouve l'Acadie, le mot moustique – auquel les Françaises n'attribuent pour leur part qu'un sens :

Ah oui. Je t'assure que l'Acadie est remplie de maringouins [...] On a des maringouins d'eau douce, des maringouins d'eau salée, des maringouins de marais, des horseflies, des taons, des tites mouches noires, des brûlots, no-see-ums, qui sont les pires, car ils passent à travers les moustiquaires et vous entrent dans les oreilles et le nez et ils mordent comme les taons avec leurs bouches en ciseaux. Nous, les moustiques, c'est pas ça qui nous manquent. Ils sont légion. Tous ces pestiférés, la whole shebang, on appellerait ça des moustiques. (V : 63)

Et il ajoute : « Soyez averties, car sur la pub touristique on ne vous montre que des baleines et des puffins, nos maux sont drôlement absents, comme dans toutes les pubs, mais je vous assure qu'on a des moustiques en masse, mais on finit par s'arranger pareil » (V : 63-64). Si Simón Bolívar et ses révolutionnaires marchent armés afin de conquérir l'Amérique, la conquête d'André se fait par les mots, qui ont pour effet d'ancrer profondément l'Acadie dans la terre d'Amérique, de lui donner une part importante d'indigénité et, par le fait même, d'américanité. Une conquête qui aboutira à un nouveau projet d'affirmation du soi alors qu'il décide de quitter, dès son retour à Moncton, son travail au Wallco pour ouvrir sa propre boutique d'objets artisanaux.

5. Gérard Bouchard fait la différence entre deux types de mythes utilisés dans la fondation des imaginaires collectifs, soit les mythes projecteurs et les mythes dépresseurs : « Les premiers sont sources d'effervescence, de mobilisation, de dynamisme collectif pouvant se manifester de diverses façons : changements (ou, dans le sens opposé : résistance, réaction aux changements), mouvements sociaux, militarismes, élans de développement économique ou autre, créativité artistique, littéraire, scientifique. Quant aux mythes dépresseurs, ils nourrissent des dispositions contraires : inertie, procès permanent de soi, peur de l'avenir, méfiance à l'endroit de l'autre, refus des audaces collectives, stagnation, aliénation, frustration, impuissance » (2003 : 44).

### **Apprivoiser le Vortex : l'expression de son acadianité en terre d'Amérique**

Le voyage permet donc à André d'explorer, à travers la reconnaissance de certaines ressemblances avec les cultures étatsunienne et indigène, la part américaine de son identité acadienne. Au terme du voyage, il lui reste cependant à réconcilier les deux volets de cette part américaine de manière à affirmer nettement son acadianité, car l'objectif n'est effectivement pas de gommer son identité acadienne au profit de son américanité, mais bien de trouver sa place en tant qu'Acadien entre l'Amérique impérialiste étatsunienne, à laquelle adhèrent notamment ses frères, et l'Amérique résistante que représentent les figures révolutionnaires autochtones. Malgré ses ressemblances avec les deux pôles identitaires d'une Amérique qui ne semble pas permettre la nuance, l'acadianité d'André, désormais perçue comme métissée, semble le marginaliser doublement puisqu'il reste un « alien » chez les uns, un « *gringo* » chez les autres : conscient de ses ressemblances avec les figures étatsunienne et indigène, André est déchiré quant à la position qu'il doit adopter afin de découvrir la place qu'il occupe réellement dans l'espace américain. Une déchirure identitaire symbolisée par la fracture à un pied qu'il subit lors de son passage au Mexique et qui représente bien la difficulté du personnage à prendre pied, justement, dans l'espace habité.

Ainsi, la blessure qu'André s'inflige au Mexique accompagne le processus de repositionnement identitaire entamé au début du roman. Si la descente vers le Mexique a permis de remettre en question, voire de briser l'identité acadienne traditionnelle en ouvrant ses horizons identitaires aux différentes présences américaines, la remontée vers Moncton, à partir de la blessure, inscrit le personnage dans un processus devant lui permettre de reformuler son identité acadienne, non plus en marge des deux pôles américains mais à leur côté. En fait, on constate rapidement que la place identitaire d'André, en tant qu'Acadien, ne peut se trouver que dans la découverte d'un certain équilibre du soi au sein du maelström américain plutôt que dans un avandon à l'assimilation. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si la fracture que subit André est justement causée par un déséquilibre entraîné par l'enthousiasme qu'il ressent à l'égard de sa nouvelle identité indigène : c'est effectivement en ayant une trop grande « confiance en le cheminement de la nature et en la mélanine micmaque qu'il s'était découverte » (V : 64) qu'André refuse la crème solaire que lui offrent ses amies françaises et qu'il est victime d'un coup de chaleur. Pris de vertige, il tombe dans la mer et, en touchant le fond, il se prend le pied entre deux saillies d'un corail et se fracture l'astragale. Dès lors, André comprend qu'il ne pourra jamais inscrire complètement son identité dans un des deux pôles, ce que symbolise l'impossibilité pour André de guérir ailleurs que dans un espace acadien enfin reformulé. Le médecin cubain qu'il rencontre d'abord au Mexique se contente de guérir la blessure en surface en désinfectant la plaie, en la refermant par des points de suture et en prescrivant à André des antibiotiques. Cette préoccupation de la surface correspond d'ailleurs à la place qu'occupe l'indigène dans l'imaginaire américain tel que représenté par le prisme de l'impérialisme étatsunien, c'est-à-dire que la parole autochtone se

trouve d'emblée effacée et que la présence autochtone est purement symbolique, sans véritable profondeur. C'est ainsi qu'on retrouve cette note de bas de page où le narrateur s'interroge sur la place qu'occupent les Amérindiens dans la géographie américaine :

Avez-vous déjà vu un Massachusett au Massachusetts, un Narragansett à Narragansett, un Mississippien au Mississippi, un Miami à Miami, un Mississauga à Mississauga, un Kickapoo standing about à Kalamazoo, un Micmac à Shédiac, un Penobscot sur la rivière Penobscot, un Huron sur le lac Huron, un Érié dans le lac Érié, un Winnebago dans un Winnebago ou Pontiac dans un Pontiac? fumé une cigarette nommée Tobacco? More to come later in the « More than Ten Little Missing Indians Tale » [...] Allez, Vortex, montre ta face impudique [...] Tant qu'il nous restera qu'une partie de leur toponymie, on aura droit à nos ressources... Avant que tout disparaisse. (V : 96-97)

Il est donc impossible pour André de guérir dans le lieu de la parole indigène puisque sa blessure est plus profonde ou, sur le plan géographique, plus globale. C'est ainsi qu'il décide de quitter l'espace de son indigénité retrouvé : « [...] car mon pied n'est pas encore guéri et il ne va pas finir par se rétablir ici » (V : 89). Pourtant, s'il ne peut guérir, tant sur le plan physique qu'identitaire, André est conscient que son passage au Mexique a entraîné un changement dans son être, une nouvelle étape dans la découverte de soi, alors qu'« il lui semble qu'il laisse derrière lui une partie de son être » (V : 89). La part indigène qu'il se découvre s'inscrit désormais dans son identité comme une cicatrice qui habite son être et qu'il ne peut plus nier.

Avant de retourner à Moncton, André fait une escale chez son frère Henri, aux États-Unis, où Sophia, l'épouse de ce dernier, le convainc de rencontrer le docteur Janacek, qui est plus guérisseur que médecin. Henri, qui semble pourtant parfaitement assimilé à l'espace étatsunien, émet des doutes à l'égard des compétences du médecin en le qualifiant littéralement de « *quack* », c'est-à-dire de charlatan, qui a la prétention de guérir les blessures physiques en rééquilibrant l'essence identitaire de ses patients à l'aide d'un appareil qu'il nomme le Vortex. Contrairement au médecin cubain, Janacek ne s'intéresse pas à la blessure physique d'André, mais plutôt à la cause profonde de la douleur que cette blessure lui cause. Aussi les méthodes du médecin-guérisseur tiennent-elles davantage de la pensée magique associée au « rêve américain » (pour ne pas dire au « rêve étatsunien »), au désir de renaître en s'ancrant davantage dans son étatsunianité, que de la véritable médecine :

Le praticien attribua sa chute à un manque d'ancrage [...] Il fallait d'abord et avant tout ancrer le corps, et, ainsi, l'esprit qui l'habite [...] Le docteur lui dit qu'il devait situer son lieu d'identité structurale et que par après il n'aurait plus à se demander toutes ces questions existentielles, car le docteur, lui, savait ce qu'Andrey passait à travers et que cela était dur [...] Et voilà que les bonnes portes s'ouvriront et les mauvaises se fermeront pour toujours. Chose promise. Le métissage, comme chose du passé, n'a rien à voir avec cela. (V : 102-103)

L'utilisation du Vortex se pose en quelque sorte comme une tentative d'exclusion de la part indigène d'André puisque Janacek refuse d'emblée le métissage, ce qui rappelle inévitablement le processus d'américanisation dont il a été question plus haut. En ce sens, Janacek se fait porte-parole d'un discours étatsunien qui prône l'acculturation puisque le métissage n'est toujours qu'au passé, donc en processus d'uniformisation à la promesse d'un avenir étatsunien. Les figures de Maria et de Sophia, épouses des frères d'André, sont assez représentatives de ce phénomène d'acculturation alors que le narrateur souligne le rapport de négation qu'elles entretiennent avec la culture autre, même si elles sont elles-mêmes issues de l'immigration :

Elles aiment [...] être financièrement autonomes, ce qui leur permet d'avoir moins à subir la tyrannie mâle de leur bon mari franco-étatsunien. Leurs qualités font penser à leur père et frères italo-étatsuniens, quoique leurs frères sont davantage Étatsuniens qu'Italiens à comparer à leur père respectif. Tout finit par s'arranger sous les étoiles et les barres blanches et rouges du ciel étatsunien.

La société étant ce qu'elle est, le système d'éducation s'affaire à représenter et à engendrer le patriotisme. (V : 105)

Il est évidemment impossible pour André d'adhérer à un tel discours, d'autant plus qu'il reconnaît le caractère exclusif de l'identité nationale étatsunienne et, en ce sens, le refus de la part indigène qui l'habite. Ce jeu d'exclusion est bien posé dans la description qu'il fait de la célébration étatsunienne par excellence, soit la *Thanksgiving*, où l'Étatsunien célèbre la prise de possession d'un territoire qui appartenait jusque-là aux Amérindiens : « Hymn to the turkey couché sur son dos. Le sacrifice. La beauté du rite. La dinde a remplacé l'agneau. L'Amérique renaît, dorée, cuite, belle. *Notre dette de sang*. Laver les plats et non l'autel. Ça fait moins de mess » (V : 117). Une « dette de sang » qui n'est que symbolique puisque la *Thanksgiving* sert davantage à célébrer la puissance étatsunienne qu'à remercier l'Amérindien. Quelle place, alors, pour l'Acadien dans cette Amérique étatsunienne ?

Ne pouvant reprendre pied ni au Mexique ni aux États-Unis, André suit le conseil de sa copine Micheline et revient finalement à Moncton. Le réflexe d'André est d'abord de reprendre cette vieille habitude de se laisser porter par l'autorité anglophone, car c'est d'abord vers l'hôpital anglais qu'il se tourne pour faire soigner son pied. Une fois de plus, la guérison semble difficilement réalisable puisqu'André est mis sur une liste d'attente, ce qui le maintient dans son état de malaise et de faiblesse pour quelques mois encore. Or, Micheline, qui est infirmière à l'hôpital francophone Georges-L.-Dumont, intervient et convainc André de se rendre à l'hôpital où elle travaille. Cette intervention de Micheline permet la réalisation de la prise de parole désirée au début du roman. Il est d'ailleurs intéressant de souligner que la figure même de Micheline (qui mériterait certainement plus d'attention) représente cette parole à atteindre pour André puisqu'elle est celle qui, d'une part, l'encourage à prendre des vacances pour faire le point sur sa vie – cela malgré quelques réticences à le voir

partir – et qui, d'autre part, habite les rêves d'André, comme une « déesse svelte aux longs cheveux noirs et raides, originaire de Lamèque » (*V*: 11), dont l'apparition semble le guider dans sa quête. De plus, Micheline, en occupant un poste important pour la « santé » de la communauté acadienne, représente le mouvement d'affirmation communautaire qui transporte en quelque sorte le personnage tout au long de son parcours. À travers Micheline, la quête individuelle d'André rejoint celle de la collectivité acadienne : « Comme un cancer croissant, les francophones s'approprient de leur droit de tomber malade et de se faire soigner en français » (*V*: 148). Ce qui semblait impossible au début du roman le devient ainsi à la fin puisque, en visitant l'hôpital Georges-L.-Dumont, André trouve un aboutissement à sa quête identitaire alors que le médecin francophone retire un fragment d'os qui bloquait son pied et l'empêchait d'avancer dans la vie.

Le lien entre la guérison physique et identitaire est encore plus explicite par les démarches qu'entreprend André, parallèlement aux soins qu'il reçoit pour son pied à l'hôpital Georges-L.-Dumont, pour réaliser un projet d'émancipation qu'il avait formulé lors de son passage au Mexique, soit de quitter son emploi au Wallco pour ouvrir sa propre boutique. Cette boutique, qu'il décide de nommer « Vortex », se veut en fait une manière de refuser l'assimilation au Vortex étatsunien en positionnant sa nouvelle identité acadienne dans l'espace américain. En fait, en nommant sa boutique Vortex, André redéfinit littéralement cette notion de « vortex », qu'il associait d'emblée à un centre qui assimile tout, pour en faire quelque chose de dynamique et de multiple : « L'univers n'est composé que d'une série de vortex » (*V*: 225). Et c'est en créant son propre vortex à côté d'autres vortex – d'autres boutiques, dont une librairie à Montréal, portent le nom de Vortex – qu'André trouve enfin un moyen pour légitimer sa présence, pour s'ancrer dans l'espace continental, et ce, sur un pied d'égalité avec l'ensemble des vortex qui forment le maelström américain. Jean Babineau précise d'ailleurs, dans l'essai qui accompagne la première écriture du roman – déposé comme mémoire de maîtrise au Département d'études françaises de l'Université de Moncton – que,

[p]our André, sa boutique représente ce baril qui va le sauver du maelström temporel où tous ses efforts sont sapés par une chaîne étatsunienne. Réussir à fixer son affiche Vortex sur la rue Main en face de Wallco représente un acte révolutionnaire, c'est-à-dire le refus de se soumettre au monstre dévorant de l'impérialisme, qui, par la reproduction ou la vente outre mesure d'articles similaires, contribue à l'acculturation. En ce sens, ouvrir une boutique représente un acte de fondation. Accrocher son enseigne lui donne l'illusion de durer, de subsister à la mort éventuelle. Cela devient un rituel de recommencement et un espoir d'originalité. (2003b : 237-238)

Aussi, comme le souligne Emmanuelle Tremblay, le geste d'appropriation d'André, qui pose son affiche sur la Main, comme une signature du sujet sur le territoire, « revêt [...] une signification politique » : « De fait, elle est doublée d'un faire qui va contre le vide de sens de la situation initiale et le marasme de la collectivité d'origine perçue par André comme



“quelques [*sic*] francophones [qui] crapautent” entre Moncton et Riverview » (Tremblay, 2010 : 200). D'ailleurs, l'emplacement de la boutique joue un rôle déterminant dans ce mouvement d'affirmation politique et sociale puisque André décide d'établir son commerce devant le Wallco (maintenant déménagé) près du viaduc qui, pour le narrateur, « est une façon d'outrepasser d'où the overpass » (V : 138) l'ordre établi.

## Conclusion

En soulevant la question de la place de l'Acadien dans l'espace américain, le roman de Jean Babineau permet de redéfinir l'idée même d'une identité qui serait proprement acadienne. Le parcours identitaire que suit André est d'autant plus important qu'il conduit à une double légitimation de son identité : d'abord sur le plan spatial et culturel, car en trouvant sa filiation au continent en tant qu'Acadien, André trouve une certaine légitimité à sa présence et, par le fait même, à sa parole. Ensuite, il y a la légitimation temporelle alors qu'André, pour s'affirmer dans le présent de l'espace américain, doit rompre avec une perception de l'identité acadienne profondément marquée du poids de l'Histoire et, plus particulièrement, du traumatisme qui a suivi la Déportation de 1755. Une fois l'identité acadienne légitimée, il ne s'agit plus de l'identité d'un minoritaire, mais bien d'une identité qui participe au mouvement du Vortex américain, à la multiplicité des voix qui, finalement, en forme le centre. Dès lors qu'il assume la part américaine de son identité acadienne, André n'a plus à justifier son existence culturelle ni son attachement pour l'Acadie<sup>6</sup>, car il ne s'agit plus d'une identité marginalisée, minorisée, repliée sur elle-même, mais d'une voix qui occupe désormais une place nettement définie dans l'imaginaire continental :

Le visage poulet du grand Jack béatifiant apparaît dans le miroir malinchien du Hubble, ce qui n'est pas sans inquiéter les astronomes. Les pins blancs chantent une ode thoreauvienne tandis que Whitman s'extasie et qu'Emerson s'inquiète. Emily est toujours à sa fenêtre en forme de j. Longfellow séduit Évangéline. DeLillo assassine Wolswald et Beaulieu court après Melville qui poursuit Moby Dickless. Stearns Elliot se noie au milieu de l'Atlantique. Maillet court après la Sagouine. Godbout se fait emprisonner en Califournique. (V : 226)

Ainsi, le parcours que suit André au fil du roman permet de déplacer la question de départ qui est de savoir si la parole acadienne a sa place dans le Vortex américain. À la fin du roman, Jean Babineau, par le biais de son personnage, se demande plutôt si cette place est « assez grande » (V : 190).

---

6. « Bientôt on arrive en Acadie [...] Y a peut-être des pays qui sont libres. Y a peut-être des pays où règne la liberté. Y a peut-être des pays qui ne sont pas des pays, et c'est peut-être ceux-là que je préfère » (V : 175).

## Références

- BABINEAU, Jean (2003a). *Vortex*, Moncton, Perce-Neige.
- BABINEAU, Jean (2003b). « “Vortex”, suivi de “Ventanas” : trois fenêtres de la création », mémoire de maîtrise, Université de Moncton.
- BOUCHARD, Gérard (2003). *Raison et contradiction : le mythe au secours de la pensée*, Québec, Nota bene.
- CHASSAY, Jean-François (1995). *L'ambiguïté américaine : le roman québécois face aux États-Unis*, Montréal, XYZ éditeur.
- CORMIER, Yves (1999). *Dictionnaire du français acadien*, Anjou, Fides.
- LANDOWSKI, Éric (1997). *Présences de l'autre : essais de socio-sémiotique II*, Paris, Presses universitaires de France.
- MORENCY, Jean (2009). « Romans du Canada français : Gabrielle Roy, Jacques Poulin, Michel Tremblay, Roch Carrier », dans Lucie Hotte et Guy Poirier (dir.), *Habiter la distance : études en marge de la distance habitée*, Sudbury, Prise de parole, p. 147-163.
- MORENCY, Jean, (2006). « Un voyage à travers les mots et les images : sur la piste des romans de la route au Québec », dans Jean Morency, Jeanette den Toonder et Jaap Lintvelt (dir.), *Romans de la route et voyages identitaires*, Québec, Nota bene, p. 17-34.
- MORENCY, Jean (2004). « L'invention de Jack Kerouac, du Québec à l'Acadie », *Neue Romania*, n° 29, p. 127-134.
- PETILLON, Pierre-Yves (1979). *La grand-route : espace et écriture en Amérique*, Paris, Seuil.
- RICHARD, Chantal (2013). « Le *Vortex inversé* : étude d'un roman de Jean Babineau à l'ère de la mondialisation », dans Cécilia W. Francis et Robert Viau (dir.), *Trajectoires et dérives de la littérature-monde : poétiques de la relation et du divers dans les espaces francophones*, Amsterdam – New York, Rodopi, p. 187-201.
- TREMBLAY, Emmanuelle (2010). « Une esthétique de la ritournelle : la reterritorialisation par l'image chez Jean Babineau », dans Monika Boehringer, Kirsty Bell et Hans R. Runte (dir.), *Entre textes et images : constructions identitaires en Acadie et au Québec*, Moncton, Institut d'études acadiennes, p. 189-204.

## Mots clés

littérature acadienne, identité minoritaire, américanité, vortex, Jean Babineau

## Keywords

Acadian literature, Acadian identity, American imaginary, continentality, minority

## Correspondance

[jimmy.thibeault@usainteanne.ca](mailto:jimmy.thibeault@usainteanne.ca)